Azémia

opera En 3. actes

1828
1787
41

AZÉMIA,

OU LES SAUVAGES,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

REPRÉSENTÉE à Fontainebleau, devant LEURS MAJESTÉS, le 17 Octobre 1786, & à Paris le 3 Mai 1787.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux.

M. DCC. LXXXVIII.

ACTEURS.

EDOIN, *Anglois, habitant de l'île.* M. PHILIPPE.

PROSPER, *jeune Anglois, élevé dans l'île.* M. MICHU.

AZÉMIA, *fille d'Edoin.* Mlle. DUGAZON.

AKINSON, *Lord Anglois.* M. CHENARD.

ALVAR, *jeune Capitaine de Vaisseau Espagnol.* M. DORSONVILLE.

FABRICE, *Contre-Maître & Bosseman du Vaisseau d'Alvar.* M. TRIAL.

TROUPE DE MATELOTS, *attachés à l'équipage d'Alvar.*

PAUL SMITH, *Officier, attaché au Lord Akinson.* M. CELLIER.

DEUX SAUVAGES. . . . . { M. CORALI. M. LECLERC.

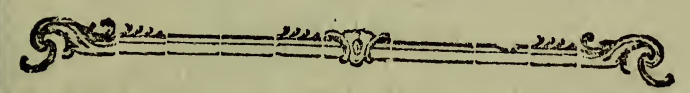
TROUPE DE SAUVAGES.

TROUPE DE MATEL.

La Scène est dans une île déserte & inconnue.



AZÉMIA, OU LES SAUVAGES, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un endroit de l'île, un peu ſauvage; la mer doit occuper le fond. Sur le côté droit de la Scène (côté du Roi), doit être une eſplanade ſur des rochers inacceſſibles par l'extérieur, & ſur laquelle on ne ſoit cenſé pouvoir monter que par l'intérieur d'une Grotte ſouterraine. Ces rochers doivent être entourés, de halliers, de brouſſailles, comme pour dérober aux yeux l'entrée de la Grotte.

De l'autre côté, vis-à-vis, doit être une eſpèce de paliſſade & quelques buiſſons épais, un peu avancés, qui marquent la naiſſance d'un rocher. Sur ce rocher, à demi-hauteur de celui qui eſt vis-à-vis, doit être auſſi un ſentier, par lequel puiſſent paſſer les Acteurs, & un palmier qui borde la couliſſe.

Aux premières mesures de l'ouverture, la toile se lève; une musique tranquille doit indiquer le calme & la solitude de ce lieu champêtre. Quelques instans après, on voit sur la mer plusieurs Canots de Sauvages; ils abordent, se grouppent, exécutent des danses pantomimes. Edoin paroît sur son rocher, derrière la palissade, témoigne son inquiétude, & tire en l'air un coup de fusil, qui effraye les Sauvages; quelques-uns regagnent leurs Canots en désordre, prennent le large, & s'éloignent; les autres se précipitent du haut du rocher, disposé pour cela, dans la mer. On les voit nager & s'éloigner. Edoin va s'assurer s'ils sont partis & revient.

SCENE PREMIERE.

EDOIN, *seul.*

Ils s'éloignent : le bruit de cette arme inconnue les épouvante toujours; mais s'ils s'accoutumoient à ne plus la craindre; s'ils revenoient en force surprendre mon habitation, malgré les soins que j'ai pris de la dérober à toutes recherches! Eh quoi! depuis douze ans, nul espoir de sortir de ces lieux! Ah! ma chère Azémia! seul bien que j'ai sauvé du plus cruel naufrage; toi, pour qui seule j'ai supporté la vie dans ces déserts; ô ma fille je frémis sur ton sort, bien plus que sur le mien.

ARIETTE.

Ton amour, ô fille chérie!
M'a consolé de tous mes maux.
Si ton père aime encore la vie,
C'est pour veiller à ton repos.
Ma retraite profonde,

Tu la vois sans effroi,
Je suis pour toi le monde,
Tu l'es aussi pour moi.
Le souvenir de mon naufrage,
Vient-il m'agiter malgré moi ?
Pour ranimer tout mon courage,
J'aime à redire près de toi,
Ton amour, &c.

J'espérois du moins que Milord Akinson, qui sait son fils entre mes mains, viendroit le chercher ; qu'il m'arracheroit à cette solitude. S'il faut renoncer à cet espoir, que deviendrai-je ? Voilà le jeune Prosper & ma fille parvenus à l'âge des amours ; que d'inquiétudes ils me préparent ! J'ai beau déguiser au jeune-homme le sexe de ma fille, ordonner à celle-ci le secret, les effrayer tous deux ; la nature & l'amour me feront sûrement bientôt accuser d'imposture : ce sont des précepteurs plus éloquens que moi. J'entends mon jeune élève.

SCENE II.

EDOIN, PROSPER.

PROSPER, *sur son esplanade.*

AH ! bon jour, mon ami, ouvre-moi, je t'en prie.
(Édoin lui ouvre.)

EDOIN.

Je me reproche toujours, en le voyant, la nécessité cruelle où je suis de tromper sa candeur. Je me suis malgré moi contredit quelquefois sur les femmes : il m'en parle sans cesse, & . . . . mais le voici.

PROSPER, *embrassant Edoin.*

J'ai dormi trop long-tems.

EDOIN.

Pourquoi ?

PROSPER.

Les inſtans de mon ſommeil ſont perdus ; je ne ſuis pas avec toi.

EDOIN.

Je te remercie de ce ſentiment, & je le partage. Tu n'as rien entendu ?

PROSPER.

Rien du tout. La profondeur obſcure de nos retraites, ces ſentiers tortueux qui y conduiſent, ces buiſſons épais qui les défendent, ne laiſſent rien parvenir juſqu'à nous. Mais pourquoi ? . . .

EDOIN.

A l'inſtant même, une Horde ſauvage, ſemblablable à celle qui t'a déja conduit ici, vient d'aborder ſur ce rivage.

PROSPER.

Ah ! tu me rappelles une obligation que je t'aurai toute ma vie ; ils m'avoient amené ſur ces bords avec mon père.

EDOIN.

Que je ne pus ſauver ! C'eſt mon plus grand regret. J'ignorerois même ton nom, ton âge & ta naiſſance, ſans ce bijou que je trouvai le lendemain, & le papier qu'il renfermoit.

PROSPER.

A propos de ce papier, tu m'avois encore promis hier de me le montrer aujourd'hui.....

EDOIN.

Et je te tiens parole. Lis . . . . .

PROSPER.

Milord Akinſon a cru reconnoître le libérateur de ſon fils pour un de ſes compatriotes : eſclave des ſauvages, qui font le commerce de notre liberté, il ignore le terme de ſa dure captivité. Mais il eſpère qu'en laiſſant ce bijou dans ces lieux, on le trouvera, on l'attachera

au cou du jeune Prosper, âgé de six ans, & qu'un jour il sera assez heureux pour retrouver son fils, & embrasser son bienfaiteur.

AKINSON.

PROSPER.

Akinson ?

EDOIN.

Je trouvai effectivement le bijou dès le lendemain de cette terrible scène ; je t'élevai, je t'aimai comme mon enfant, je te regardai comme devant être un jour la cause de ma délivrance ; mais douze ans sont passés, & je n'ai plus d'espoir.

PROSPER.

J'aurois pourtant bien du plaisir à vous traiter tous deux de même.

EDOIN.

La difficulté d'aborder ces parages, ne m'a encore permis de voir que des vaisseaux brisés, dont, à la vérité, j'ai tiré quelques secours ; mais il semble qu'il ne soit permis qu'aux Sauvages de pouvoir y relâcher sans danger, & leurs incursions funestes....

PROSPER.

Que crains-tu ? Ton industrie a si bien caché nos habitations ; nous sommes seuls possesseurs du secret qui les rend accessibles.

EDOIN.

Oui, mais vivre toujours seuls tous les trois.

(*Azémia paroît ici sur son rocher.*)

PROSPER.

Comment donc aussi, puisque l'Univers est si peuplé, cette île reste-t-elle déserte ? Tiens, j'ai idée, moi, que ces femmes, dont tu me dis quelquefois tant du mal, contribueroient un peu à embélir ces déserts.

EDOIN.

(*à part.*) Nous y voilà : (*haut.*) non, je te l'ai

dit & je te le répète, elles sont aussi dangereuses qu'elles sont aimables.

PROSPER.

J'aime pourtant jusqu'à leur nom; j'aime sur-tout à t'en entendre parler: ah! mon ami, fais-moi leur portrait.

EDOIN.

Je le veux bien. (*à part.*) Il faut l'effrayer, pour faire tourner contre ma fille sa propre indiscrétion, si jamais elle n'en étoit capable.

SCENE III.

EDOIN, PROSPER, AZÉMIA, *cachée.*

AZÉMIA, *sur son rocher à part.*

AH! les voilà dans leur petit conseil; écoutons.

TRIO.

EDOIN.

Ecoute bien, tu vas entendre.
Ah! garde-toi de te laisser surprendre,
Je te dirai la vérité.

PROSPER.

J'écoute bien, je brûle de t'entendre.
Mais parle avec sincérité.

EDOIN.

D'abord tout est fait pour séduire,
Si doux parler, si doux sourire.....

PROSPER.

Ah! le joli portrait!

EDOIN.
C'est une fleur,
C'est la douceur,
C'est la fraîcheur.

PROSPER & AZEMIA.
Ah! le joli portrait!

EDOIN.

EDOIN.

Tout nous enchante, tout nous plaît.

PROSPER.

Eh bien ! que risque-t-on de se laisser surprendre ?

EDOIN.	PROSPER.	AZÉMIA
Ecoute bien, tu vas l'apprendre, Je te dirai la vérité. Ah ! garde-toi de te laisser surprendre, Je parle avec sincérité.	J'écoute bien en vérité, Que risque-t-on de se laisser surprendre.	Écoutons bien, tâchons d'entendre S'il lui dira la vérité.

EDOIN.

Cette fleur si charmante
Cache une épine, & devient un poison :
Cette grace si séduisante,
Est un écueil qui trouble la raison :
Cette douceur si caressante
Cache souvent l'affreuse trahison.

ENSEMBLE.

EDOIN.	PROSPER	AZÉMIA.
Voilà, voilà la vérité, Garde-toi bien de te laisser surprendre.	Ah ! c'est dommage en vérité, Ah ! quel danger de se laisser surprendre ! Mais est-ce bien la vérité ?	Mais que veut-il lui faire entendre ? Non, ce n'est pas la vérité.

PROSPER.

J'aime à te croire, & je ne sais pourquoi mon cœur s'y refuse sur ce point. J'ai toujours, je l'avoue, le plus grand desir de connoître ces perfides mortelles ; &, malgré leur méchanceté, je me sens l'envie & la force de les combattre.

AZÉMIA, *à part.*

De les combattre !

EDOIN.

L'amour qu'elles t'inspireroient, est un poison subtil qui te maîtriseroit malgré toi : elles te poursuivroient jusques dans ton sommeil.

PROSPER

Ne pourrois-je pas auſſi m'en venger au réveil ? Mais cet amour, ce poiſon, ne paroît pas t'avoir fait tant de mal. Tu m'as dit que ton épouſe avoit autrefois jeté quelques fleurs ſur ta vie.

EDOIN.

Il eſt d'heureuſes exceptions, je dois en convenir.

PROSPER.

Enfin ſi mon père revient, ſi nous quittons ce déſert, il faudra pourtant bien que je m'accoutume à en voir.

EDOIN.

Ce ſera pour-lors à lui ſeul à veiller ſur ta deſtinée.

PROSPER.

Si dumoins au lieu d'un fils, le Ciel t'eût donné une fille, par exemple.

EDOIN.

Eh ! bien ?

PROSPER.

Eh bien ! je ne deſirerois plus rien.

EDOIN.

Ce ſeroit peut-être pour ton tourment, (*à part.*) & ſurement pour le mien ; (*haut.*) à l'inſtant où une femme t'approcheroit, tu ſerois perdu.

PROSPER.

En ce cas n'en parlons plus : mais il me ſemble que ton fils dort aujourd'hui bien long-tems.

AZÉMIA, *ſe montrant.*

Oh ! que non, je ne dors pas, j'écoute & j'entends.

PROSPER.

Ah ! le voici.

EDOIN, *l'embraſſant.*

Viens mon cher enfant ; j'attendois ton réveil pour commencer le travail de ma journée. L'impé-

rieux beſoin nous y condamne ; livrez-vous tous deux à vos occupations ordinaires, & ne vous écartez pas. Proſper, aide ton frère, & dirige ſon ouvrage.

PROSPER.

Je n'en fais jamais pour lui autant que j'en voudrois faire.

EDOIN, *bas à ſa fille.*

Garde bien ton ſecret, il eſt plus eſſentiel que jamais, ſi tu ne veux pas t'expoſer au plus grand malheur! Proſper deviendroit, ſur le champ, ton plus cruel ennemi. (*Haut.*) Adieu mes enfans, je reviendrai bientôt. (*Il les embraſſe & ſort.*)

SCENE IV.

AZÉMIA, PROSPER.

(*Ces deux enfans s'occupent à des travaux différens. Azémia fait des corbeilles & Proſper vanne du grain.*)

AZÉMIA, *à part.*

JE vois bien que mon père nous trompe tous deux. Quel portrait il lui fait des femmes ! Et pourquoi veut-il que je le craigne ? il a l'air ſi doux ; quel mal peut-il me faire ? (*Haut à Proſper.*) Tu travailles trop, tu ſeras fatigué.

PROSPER.

Fatigué ! Quand je travaille près de toi, c'eſt impoſſible.

AZEMIA.

Tu m'aimes donc beaucoup ?

PROSPER.

Oui, ſans doute, & même cela me tourmente ; car vois-tu, j'aime ton père, je donnerois mon ſang pour lui, & je ne conçois pas pourquoi je t'aime encore plus que lui.

AIR.

Auſſitôt que je t'apperçoi ;
Mon cœur bat & s'agite ,
Et ſi j'accours auprès de toi ,
Il bat encore plus vîte.
A tout moment , & malgré moi,
Je brûle & ne ſais pas pourquoi. (*bis.*)
De m'éclairer ſur ce myſtère ,
Je pourrois bien prier ton père ;
Mais ſi tu voulois , tiens , je crois ,
J'en apprendrois plus avec toi.

D'abord deſir de te chercher
Le premier ſemble éclore ,
Puis deſir de me rapprocher ,
Puis . . . . . . d'approcher encore.
Là , toujours mon cœur, malgré moi,
Deſire , & je ne ſais pas quoi. (*bis.*)
De m'éclairer ſur ce myſtère , &c.

AZEMIA.

J'ai bien quelque petit ſoupçon ,
D'en ſavoir quelque choſe ,
Mais , à t'en parler ſans façon ,
Je ne ſais quoi s'oppoſe ,
Et pourtant ce je ne ſais quoi ,
M'agite , & je ne ſais pourquoi.
De m'éclairer ſur ce myſtère ,
J'ai bien déja prié mon père ,
Mais ſi j'oſois . . . tiens , en effet , je crois ,
J'en apprendrois plus avec toi.

J'écoutois tout-à l'heure , quand tu cauſois avec mon père ; je t'ai bien entendu dire que tu deſirerois voir des femmes dans cette île. Pourquoi donc ?

PROSPER.

Je n'en ſais rien ; eſt-ce que tu n'as pas le même deſir , toi ?

AZEMIA.

Non , je t'aſſure.

PROSPER.

Ton père aussi me blâme de l'avoir ; peut-être a-t-il raison.

AZEMIA.

Et si j'en étois une . . . . .

PROSPER.

Ah ! si le Ciel l'eût permis, quel plaisir j'aurois.....

AZEMIA.

Oui, à me combattre.

PROSPER.

Oh ! non, à te céder.

AZEMIA.

Tu m'aimerois encore, même si j'étois femme ?

PROSPER.

Non pas davantage, cela est impossible ; mais je serois plus heureux,

AZEMIA.

Plus heureux ! là, bien vrai ?

PROSPER.

Ah ! bien vrai, mon cœur me le dit.

AZEMIA, *à part.*

Il seroit plus heureux ! Oh ! je vais parler. (*Haut.*) (*Elle l'appelle.*) St, Prosper, écoute.

PROSPER.

Que veux-tu ?

AZÉMIA.

Sois heureux, j'en suis une.

PROSPER.

Ciel ! . . . . Tu te moques de moi.

AZÉMIA.

Non, Prosper, je t'assure. (*Prosper s'éloigne.*) Qu'as-tu donc ?

PROSPER.

Je n'ai rien, c'est que je tremble.

AZÉMIA, *se reculant aussi.*

J'ai mal fait de parler : ne voilà-t-il pas que je temble aussi !

DUO.

AZÉMIA.

J'ai peur, je ne sais pas pourquoi,
Je n'en puis deviner la cause.
J'ai peur, &c.

AZÉMIA.

Approche-toi.

PROSPER.

Moi?

AZÉMIA.

Toi.

PROSPER.

Qui, moi?

AZÉMIA.

Oui, toi.

PROSPER.

Je n'ose....

Approche-toi.

AZÉMIA.

Qui, moi?

PROSPER.

Oui, toi.

AZÉMIA.

Je n'ose....

Sans approcher, regarde-moi.

PROSPER.

Sans approcher, regarde-moi.

AZÉMIA.

Eh bien!

PROSPER.

J'ai du plaisir, je te vois.

AZÉMIA.

Avance un peu..... hasarde.

PROSPER.

Attends, attends, prends garde,
Je suis bientôt tout près de toi.

(Ils se touchent & s'enfuyent tout effrayés.)

ENSEMBLE.

J'ai peur, j'ai peur, en vérité,
Je n'en puis deviner la caufe.
Nous éprouvons la même chofe,
Edoin m'auroit-il dit la vérité ?

PROSPER.

M'aimes-tu moins ?

AZÉMIA.

Non ce me femble.
Et moi, Profper ?

PROSPER.

Non ce me femble.
Regardons-nous tous deux enfemble.

(*Ils fe regardent.*)

ENSEMBLE.

Toujours même plaifir, moi.
Approchons-nous tous deux enfemble.

(*Ils fe rapprochent lentement.*)
Me voilà bientôt, près de toi.

(*Ils fe touchent & reftent.*)
Mais j'ai moins peur ; oui, j'ai moins peur.

AZÉMIA.

Eh bien, eh bien ! que dit ton cœur ?

PROSPER.

Il me dit toujours que je t'aime ;
Et toi ! que dit ton cœur ?

AZÉMIA.

Mon cœur eft toujours le même.

ENSEMBLE.

Plus de frayeur,
Toujours mon cœur
Eft le même,
Je n'ai plus peur ;
De près, de loin, oui, je fens que je t'aime,
Je n'en veux croire que mon cœur,
Je n'ai plus peur.

AZÉMIA.

Me voilà un peu raffurée, & pourvu que nous n'ayons pas d'amour.

PROSPER.

Mais nous ne le connoiſſons point ; il viendra peut-être ſans que nous nous en doutions.

AZÉMIA.

Dieux ! Tant pis ; car Edoin dit, qu'il nous feroit peut-être bien ſouffrir.

PROSPER.

Dans ce cas là, nous ſouffririons enſemble.

AZÉMIA.

Ah ! tu as raiſon ; allons, allons, je me réſigne même au malheur de l'amour.

(On entend parler dans la couliſſe.)

PROSPER.

Si ton père vouloit nous marier . . . .

AZÉMIA.

Paix . . . . on parle.

PROSPER.

Et cette voix n'eſt pas celle d'Edoin ; ſeroient-ce par haſard des ſauvages ? Je veille ſur tes jours.

AZÉMIA.

Cachons vîte notre ouvrage, & ne nous montrons pas. *(Ils ſe cachent derrière leur Paliſſade.)*

SCENE V.

FABRICE, ALVAR, TROIS MATELOTS, AZÉMIA & PROSPER, *cachés.*

FABRICE.

MAis, Monſieur, plus nous avançons, plus l'endroit me paroît ſauvage ; cette île eſt déſerte, il n'en faut pas douter ; où voulez-vous encore aller ?

ALVAR.

ALVAR.

Et qu'avous-nous de mieux à faire ? La marée montante peut ſeule remettre la chaloupe à flot, & nous voilà retenu pour plus de vingt-quatre heures.

FABBICE.

Vingt-quatre heures encore ! Quel ſupplice ! Mais au moins ſeroit-il prudent de ne pas s'éloigner de la rade ? Nous en ſommes déja à plus de deux heures de chemin.

ALVAR.

Toujours la maudite poltronnerie : je ſuis bien aiſe de ſavoir ſi nous ne trouverons rien des débris de ce malheureux équipage que la bourraſque nous a empêché de ſecourir, & qui s'eſt briſé à nos yeux : j'ai crû reconnoître le pavillon Anglois.

FABRICE.

Nous avons bien penſé en faire autant ſur ces maudites côtes ; elles ſont bordées d'écueils : cela nous arrivera quelque jour avec votre fantaiſie de découvertes. J'ai d'ailleurs une inquiétude plus réelle.

ALVAR.

quelle ?

FABRICE.

D'être avalé par quelque Antropophage.

ALVAR.

Peſte ſoit du poltron.

FABRICE.

Monſieur, j'ai lu quelques voyages, tel que vous me voyez, & je ſais bien que ces gens-là, ſans reſpect pour de jolis viſages, vous dépêchent un homme tout d'un trait, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître.

ALVAR.

Tais-toi.

FABRICE, *effrayé, appercevant Azémia.*

Ah ! Monſieur !

ALVAR.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

FABRICE.

L'île en eſt peuplée ; ſauvons-nous.

ALVAR.

Que vois-je !

FABRICE.

N'approchez pas . . . .

ALVAR.

Mais vois donc la délicateſſe de ſes traits ; je ne me trompe pas, c'eſt une jeune femme, & une femme ſauvage ! Quelle découverte !

FABRICE.

A vous entendre, on les croiroit bien rares.

PROSPER, *bas à Azémia.*

Il te regarde avec des yeux .... Voilà sûrement les hommes dont tu dois te défier ; je le hais déja : s'il t'approche, qu'il prenne garde.

AZÉMIA.

Il n'a pas l'air méchant.

ALVAR.

Elle m'entend ! Quelle étonnante avanture ! Écoutez-moi :

FINALE.

Ma belle enfant, ces ſauvages retraites,
Sont peu faites
Pour tant d'appas,
Oui, tant d'attraits, ſont faits pour nos climats.

AZÉMIA.

Quel ſingulier langage !
Excuſe-moi, je ne te comprends pas.

ALVAR.

Quel ſingulier langage !
Sa candeur me ravit.

AZÉMIA, *à Proſper.*

Entends-tu, ce qu'il dit

PROSPER.

Fort bien.

ALVAR.

Quittez cet air ſauvage.

AZEMIA.

Je ne ſuis point ſauvage,
C'eſt toi, c'eſt toi qui l'es, je crois.

FABRICE.	AZÉMIA.
Monſieur, elle vous croit ſauvage, Elle s'y connoît, je le vois.	Proſper, il m'appelle ſauvage.

ALVAR.

Je puis vous rendre heureuſe,
Soyez donc moins peureuſe,

Vous ſeriez plus heureuſe,
Si vous habitiez nos climats.

AZEMIA.

Qui, toi, me rendre heureuſe!
(*Regardant Proſper.*)
Eh! mais je ſuis heureuſe,
Qu'ai-je beſoin d'autres climats!

PROSPER, *menaçant Alvar.*

Finis, ou crains ma colère.

ALVAR.

Que me veut donc ce jeune téméraire?

AZEMIA, *cherchant à arrêter Proſper.*

C'eſt l'outrager : ah! calme-toi.

PROSPER.

Je n'entends rien .... Éloigne-toi.

ALVAR.

Qui donc es-tu?

PROSPER.

Elle eſt à moi.
Fuis de ces lieux, ou ma vengeance,
Pourroit tomber ſur toi.

ALVAR.

Quel excès d'inſolence?

ALVAR.	AZEMIA, *entre les deux.*	PROSPER.
Jeune inſenſé, je brave ton courroux.	Ah! calmez-vous; Mais pourquoi donc tant de courroux?	Va, crains ſur toi d'attirer mon courroux.

ALVAR.

Je dois punir tant d'inſolence.

PROSPER.

Va, crains-toi-même ma vengence.

ALVAR.	AZEMIA.	PROSPER.	FABRICE.	CHŒUR.
Jeune inſenſé, Je brave ton courroux.	Mais calmez donc cet injuſte courroux.	Non, laiſſe-moi. Qu'il ſente mon courroux.	Meſſieurs, meſſieurs, ah! calmez-vous.	A le punir, employez-nous. Nous ſervirons vot‹e courroux.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOIN.

EDOIN.

MA fille, ô Ciel ! qu'ai-je vu ? quel courroux !
Arrête, jeune homme, arrête.
Sois plus prudent, point de courroux,
De tout, tu réponds ſur ta tête,

FABRICE.

Ah ! C'eſt ſon père, il faut filer plus doux.

ALVAR.

Monſieur, daignez m'entendre :
Quand le haſard conduit ici mes pas,
Je m'offrois de la rendre
A de plus doux climats.

EDOIN.

Dieux ! mon ame ravie
Reverroit ſa patrie !
Ah ! ſi c'eſt votre envie,
Tous les trois, je vous prie,
Arrachez-nous à ces forêts.

ALVAR.

Qui lui ! mon agreſſeur ? jamais.
Non, que jamais il ne l'eſpère.

PROSPER.

Eh bien ! ſans moi partez mon père.
Partez ſans moi, je m'y ſoumets.

EDOIN & AZÉMIA.

Te fuir ! mon ami, non jamais.

ALVAR.

Ta fille & toi,
Voilà ma loi.

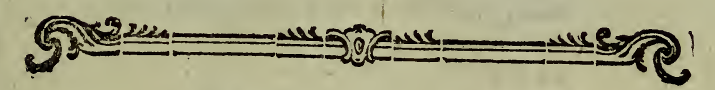
EDOIN.

Fuis, cœur barbare, éloigne-toi.
Tu dois rougir d'une aussi dure loi.

EDOIN *& ses enfans, à part.*
O mon ami, nous désunir!
Non, non, jamais; je suis ton père.
(*haut*)
Ah! laissez-nous seuls dans nos forêts,
Et recevez nos adieux pour jamais.
Ils rentrent par leur palissade, quand ils sont sûrs que les autres sont sortis.

ALVAR *& sa troupe, à part.*
Je suis tenté de le punir,
Ce soir, à l'ombre du mystère...
Nous reverrons cette fille si chère.
(*haut*) Oui, nous vous laissons dans vos forêts,
Et recevez nos adieux pour jamais.
Ils sortent en se faisant des signes d'intelligence, & regardant l'endroit pour le reconnoître.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

(Il fait nuit)

SCENE PREMIERE.

AKINSON & SON OFFICIER.

L'OFFICIER.

Daignez reprendre courage, Milord; le Ciel semble nous épargner, puisqu'en brisant notre équipage, il permet du moins à notre chaloupe d'aborder l'île

que vous cherchez ; laiſſez moi tenter encore quelques nouvelles découvertes, je reviendrai vous inſtruire ſur le champs.

AKINSON.

Allez, mais je crains bien que toutes mes eſpérences ne ſoient encore trompées.

SCENE II.

AKINSON, *ſeul.*

ARIETTE.

O Ciel! quand ta rigueur a comblé ma miſère,
Quand tu m'as tout ravi, ſans ſecours, ſans eſpoir ;
Rends-moi du moins mon fils, que je puiſſe le voir.
Ne ſois pas inſenſible au dernier vœu d'un père.
Ah! ſi dans ce climat ſauvage,
Mon fils, mon cher fils m'eſt rendu ;
Non, non, je n'ai pas tout perdu.
Je ſens renaître mon courage,
Un ſeul inſtant qu'il vienne, hélas!
Que je le preſſe entre mes bras.
Deſtin cruel! malgré ta rage,
Je brave encore ton courage.

SCENE III.

AKINSON, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, *accourant.*

AH! Milord! on ſuit mes pas.

AKINSON.

Qui?

L'OFFICIER.

Des Matelots d'une Nation ennemie, des Eſpagnols. J'ignore comment ils ſont ici, & ce qui les occupe; mais à leurs diſcours, c'eſt quelque complot ténébreux.

AKINSON.

Ne nous montrons pas, & tâchons de ſurprendre leur ſecret; il ne nous ſera peut-être pas inutile.

SCENE IV.

FABRICE, QUELQUES MATELOTS, AKINSON, & SON OFFICIER, *tous les deux cachés.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE PREMIER MATELOT.

N'Entend-on rien

CHŒUR.

Non rien.
L'inſtant approche, obſervons bien.

FABRICE.

Cherchez l'endroit.

CHŒUR.

Fort bien.

FABRICE.

Il faut, amis, de la prudence,
Du zèle & de l'intelligence.

CŒUR.

Laiſſez, laiſſez, tout ira bien.

AKINSON, *& ſon Officier.*

Ecoutons bien, écoutons bien.
Ciel! ô Ciel! de l'innocence
En ce moment, ſeras-tu le ſoutien?

FABRICE.

Il faut, amis, par la prudence,
Mériter votre récompenſe.

UN MATELOT.

Allez, allez, tout ira bien.

(*A ſon confrère.*)

Connois-tu la fillette ?

SECOND MATELOT.

Oui, jolie & bien faite...
Elle eſt fort bien.

AKINSON.

Que parlent-ils de fillette ?

SECOND MATELOT.

Je dis qu'elle eſt fort bien,
Il faut enlever la fillette.

AKINSON.

L'enlever ! ah ! le ſcélérats !

SECOND MATELOT.

Sans que le père en ſache rien.

AKINSON.

Un père ! ah ! malheureux !
O Dieux !

CHŒUR *de Matelots Eſpagnols.*

Il faut, amis, de la prudence,
Du zèle & de l'intelligence,
Tout ira bien, tout ira bien :
Il n'eſt pas tems encore ;
Cherchons ſans bruit.
Il faut que tout ſoit dit
Au retour de l'aurore.
(*Les Matelots ſortent.*)

AKINSON *& un Officier.*

Ciel ! ô Ciel ! de l'innocence
En ce moment, daigne être le ſoutien.
Malheureux père ! à cette offenſe,
De t'oppoſer, auras-tu le moyen ?

(*Demi-jour à la ſortie des Matelots.*)



SCENE

SCENE V.

AKINSON, *& ſon Officier.*

AKINSON.

Quel ſingulier évènement ! Ils parlent d'une fille, d'un père .... L'île eſt donc habitée .... Ne les perdons pas de vue .... Tâchons de ſavoir poſitiviment ce qu'ils méditent, de connoître l'endroit qu'ils veulent attaquer, & de ſauver, s'il eſt poſſible, une famille infortunée, du malheur qu'on lui prépare. (*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

EDOIN, PROSPER, *paroiſſent ſur leur rocher, tandis qu'Akinſon & ſon Officier ſortent du côté oppoſé : on les voit ouvrir la paliſſade avec précaution, & ſortir.*

EDOIN.

Tu vois au moins que je ne te trompois pas : à peine ma fille a-t-elle trahi ſon ſecret, que la jalouſie, ſuite inévitable de l'amour, s'eſt emparée de toi, & nous avons perdu, par ta faute, l'occaſion de ſortir d'ici.

PROSPER.

Ah ! mon père, que je m'en repens ! puiſque cela t'afflige ; car pour moi, je ne deſire rien... Mais ſi ces étrangers n'étoient pas partis ? ...

EDOIN.

Ils le ſont ſûrement ; la journée entière s'eſt écoulée.

PROSPER.

Mais auſſi, pourquoi m'avois-tu fait ce beau myſtère ? Je ne te ments jamais, & toi, tu me ments toujours : au moins rien ne t'empêche à préſent de nous marier, ta fille & moi.

EDOIN.

Mon ami, tant que j'ai l'eſpérance de retrouver ton père & de quitter ces lieux, je ne puis vous unir ; c'eſt à lui à diſpoſer de ton ſort ; il me reprocheroit . . .

PROSPER.

Rien : en voyant Azémia, il l'aimeroit comme moi.

EDOIN.

Eh bien, écoute ; ſi l'année entière s'écoule encore ſans m'apporter de nouvelles, ſans m'offrir l'eſpoir de ſortir de ce déſert, je vous marierai tous les deux.

PROSPER.

Tu me le promets ? dans un an ? Songes-y bien . . . Et dis-moi, dès que nous ſerons mariés, l'île ceſſera donc alors d'être déſerte ?

EDOIN.

Ah ! voilà le chapitre des queſtions.

DUO.

Il eſt bien tard, ſéparons-nous,
Demain, j'en dirai davantage.

PROSPER.

Il n'eſt pas tard, expliquons-nous,
De grace, dis-m'en davantage.

EDOIN.

Il eſt bien tard, ſéparons-nous.

PROSPER.

Il n'eſt pas tard, expliquons-nous.

PROSPER.

Dès qu'une fois on eſt époux . . . .

EDOIN.

L'himen à des devoirs engage.

PROSPER.

Et moi, pour ces devoirs, je me fens du courage.

EDOIN.

Tous ces devoirs....

PROSPER.

Seront bien doux.

EDOIN.

Ils font nombreux.

PROSPER.

J'ai du courage :
Ah! dis-les-moi, je les fuivrai,
Dis-les-moi tous, je t'en fupplie.

EDOIN.

D'abord, c'eft un ferment facré,
D'être unis pour toute la vie.

PROSPER.

Et puis ?

EDOIN.

Et puis, on s'impofe la loi,
De voir, d'agir & de penfer de même.

PROSPER.

Et puis ?

EDOIN.

Et puis, l'époufe, à ce qu'elle aime,
Donne enfin fon cœur & fa foi.

PROSPER.

Et puis ?

EDOIN.

Et puis....
Il eft bien tard, &c.

PROSPER, *ramenant Edoin.*

Si c'eft-là tout, pour être époux,
Je n'aurai plus grand'peine à l'être.

EDOIN.

Comment ?

PROSPER.

Tous ces devoirs fi doux,
J'avois appris à les connoître.

EDOIN.

Tu les connois ?

PROSPER.

Ils font bien doux.

EDOIN.

Dis-moi comment ?

PROSPER, *montrant fon cœur.*

Voici mon maître.

EDOIN.

Allons, Profper, parle à ton gré,
Dis-moi, comment ? je t'en fupplie.

PROSPER.

Avec ta fille, j'ai juré
D'être unis pour toute la vie.

EDOIN.

Et puis ? . . .

PROSPER.

Et puis, nous nous ſommes faits une loi
De voir, d'agir & de penſer de même.

EDOIN.

Et puis ? . . .

PROSPER.

Et puis, Azémia qui m'aime,
M'a donné ſon cœur & ſa foi.

EDOIN.

Et puis ? . . . .

PROSPER.

Et puis . . . .
Il eſt bien tard, ſéparons-nous.

ENSEMBLE.

EDOIN.	PROSPER.
Il n'eſt pas tard, expliquons-nous.	Il eſt bien tard, ſéparons-nous.
Quoi ! tu n'en ſais pas davantage ?	Non, je n'en ſais pas davantage :
Eſt-ce bien tout ? Adieu, ſois ſage,	Oui, c'eſt bien tout. Je ſerai ſage,
Dans un an, vous ſerez époux.	Dans un an, nous ſerons époux.

EDOIN.

Te voilà tout auſſi ſavant que moi.

PROSPER.

Oh ! Dans un an, j'en ſaurai davantage ; mais que c'eſt loin, mon Dieu !

EDOIN.

Nous abrégerons le tems ; adieu.

(Il l'embraſſe & l'enferme dans ſa grotte.)

SCENE VII.

EDOIN, AZÉMIA.

EDOIN.

LA lune rend cette ſoirée ſuperbe ; je vais en profiter, pour finir l'ouvrage que les évènemens de la journée m'ont forcé d'interrompre.

AZEMIA, *ſe montrant ſur ſon rocher.*

(*à part.*) Il n'eſt pas encore parti.

EDOIN.

O mes enfans ! le plaiſir de pourvoir à votre ſubſiſtance, fait diſparoître pour moi la fatigue du travail. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

AZEMIA *ſeule, entrouvrant la paliſſade.*

BOn ! il a laiſſé la paliſſade ouverte ; quel plaiſir ! la belle ſoirée . . . . Proſper, dort ſûrement déja ; c'eſt dommage . . . . S'il étoit là, la ſoirée ſeroit encore plus belle.

SCENE IX.

AZÉMIA, PROSPER, *ſur ſon Eſplanade.*

PROSPER.

AZémia ?

AZEMIA.

Ah! te voilà.

PROSPER

Comment tu n'es pas enfermé ?

AZEMIA.

Non vraiment; mais tu l'es toi.

PROSPER.

Je puis bien essayer de descendre.

AZEMIA.

Non, je te le défends.

PROSPER.

Pourquoi ?

AZEMIA.

Je ne sais ; mais si je suis bien aimée, tu m'obéiras ; sinon, je m'enfuis, & vais moi-même me cacher.

PROSPER.

Ah ! reste, Azémia ; la peur de te déplaire, est le plus fort lien qui puisse m'arrêter. Je ne sais pourtant pas ce que tu crains.

AZEMIA.

De fâcher mon père, qui m'a défendu d'être seule avec toi sans sa permission : ce matin j'ai désobéi pour la première fois ; le Ciel m'en a punie, par le danger que tu as couru : il faut en croire Edoin ; il en sait plus que nous.

PROSPER.

C'est que je suis bien loin pour causer ; j'ai une nouvelle à t'apprendre.

AZÉMIA.

Quelle est-elle ?

PROSPER.

Edoin parle enfin raison : il consent à nous marier dans un an. Conçois-tu mon bonheur ?

AZEMIA.

Comme le mien.

PROSPER.

Ce que je ne sais pas, c'est quel changement cela doit apporter à notre situation.

AZEMIA.

Je le ſais bien, moi.

PROSPER.

Tu le ſais ?

AZEMIA.

Sûrement : c'eſt que quand on ſe marie, on ne reſte pas deux; nous deviendrons pluſieurs : voilà tout.

PROSPER.

Oh ! je ſavois cela; mais encore ?....

AZEMIA.

Je n'en ſais pas plus que toi; mais quand cela viendra, nous pourrons bien le voir; d'ailleurs, le plaiſir de chercher, vaut celui de ſavoir.

PROSPER.

Il faut que je te diſe : hier, j'ai trouvé dans nos bois certain billet que ton père a ſûrement laiſſé tomber; c'eſt de ta mère; il peint la tendreſſe & le bonheur; mais n'en dit pas aſſez pour m'inſtruire.

AZÉMIA.

Ah ! voyons : donne-le moi.

PROSPER.

Demain.

AZÉMIA.

Non, tout de ſuite.

PROSPER.

Et comment faire pour le ravoir ? Quand tu l'auras lu, j'en aurai plus d'envie encore.

AZÉMIA.

Attends : compoſe un lien de feuillage, tu le gliſſeras le long de ces rochers : par ce moyen, je pourrai le recevoir, & te le renvoyer par le même chemin.

PROSPER.

C'eſt bien dit.

DUO.

PROSPER, *préparant le lien.*

Oui, reçois le billet joli
De la main de ta mère :

Tu verras que ton père,
D'une épouse étoit bien chéri.
Quand pourrai-je l'être autant que lui!

AZEMIA.

S'il revenoit!

PROSPER.

Je crois l'entendre.

AZÉMIA.

Je ne vois rien.

PROSPER.

Regarde bien.

ENSEMBLE.

Craignons de nous laisser surprendre.
(*Prosper descend le billet.*)

AZEMIA.

Ah! je le tiens.

ENSEMBLE.

AZÉMIA.

Plaisir êxtrême!
Oui, je veux le lire moi-même,
Et voir s'il est doux,
Le vrai langage des époux.

PROSPER.

Plaisir extrême!
Oui, lis, tu verras s'il est doux
Le vrai langage des époux.

AZÉMIA, *lisant le billet.*

Je suis donc toute à toi, cher époux, que j'adore:
Ah! quel doux sentiment tu me fais éprouver!
Au bonheur de t'aimer, l'himen ajoute encore,
Le droit de te le dire, & de te le prouver.
Ah! comme il est joli!

PROSPER.

Toute à toi que j'adore.

AZÉMIA.

Le droit de te le dire....

PROSPER.

Et de te le prouver.

(*Sans chanter.*)

Rends-le moi.

AZEMIA.

AZÉMIA.

Tiens, ſuppoſe-le de ma main, & pour toi. (*Elle le rattache au lien, & Proſper le fait remonter.*)

(*La Muſique reprend.*)

ENSEMBLE.

Rends-le moi } ce Billet joli.
Garde bien }

De la main de { ta / ma } mère.

Tu / Je } vois bien que { ton / mon } père.

D'une épouſe étoit bien chéri.

Quand pourrai-je } l'être autant que lui.
Sois bien ſûre de }

(*Nuit avant la fin du* DUO.)

AZÉMIA.

La Lune, ſe cache, le Ciel s'obſcurcit, je vais me retirer.... Adieu.

PROSPER.

Quoi, déja ?

AZÉMIA.

Tu ſais bien que mon père rentre ſouvent par l'autre iſſue de ſa grotte, du côté du petit bois, ſans paſſer par ici, & s'il ne m'y trouvoit pas...

PROSPER.

Tu as raiſon.

AZEMIA.

Bon ſoir.

PROSPER.

Bon ſoir...... Je ne ſais, mais cet adieu là me coûte ce ſoir plus que jamais.

AZEMIA.

Moi de même : mais il le faut. A demain ; adieu, Proſper, adieu, mon ami à préſent ; mon époux

bientôt .... Oh ! pour cette fois, c'eſt tout de bon. Adieu.

(*Elle rentre par la paliſſade.*)

SCENE X.

PROSPER, *ſeul.*

AH ! comme Edoin avoit tort de m'effrayer ſur le danger d'un ſentiment qui me paroît ſi doux !

SCENE XI.

AKINSON , L'OFFICIER PROSPER.

AKINSON.

L'Obſcurité qui règne dans l'épaiſſeur de ces bois, m'a fait perdre de vue ces infâmes raviſſeurs.

PROSPER.

Qu'entends-je ?

AKINSON.

Il faut pourtant que ce lieu ſoit habité; nous ſavons au moins leur rendez-vous, & le vent les retient ici, pour quelque tems; mais il vaudroit mieux prévenir ....

(*L'Officier ſort.*)

SCENE XII.

AKINSON, PROSPER.

PROSPER, *à part,*

C'Eſt un homme !

AKINSON.

Je ne ſais quel attrait me ramène, malgré moi, dans ce lieu . . . . Je crois toujours que c'eſt le même . . . . . . Mais non . . . . O Ciel ! mes malheurs n'auront-ils pas le droit de l'attendrir ! N'ai-je pas aſſez ſouffert !

PROSPER

Il ſe plaint.

AKINSON.

Rejetteras-tu toujours mes larmes & mes vœux, toi qui connois la pureté de mon cœur !

PROSPER.

Quel langage touchant ! Comme il m'intéreſſe !

AKINSON.

Quelque rigoureux que ſoit mon ſort, je le ſubirai ; mais permettez-moi du moins de ſauver l'innocence.

PROSPER.

Il eſt bon, que ne puis-je moi-même le ſecourir !

AKINSON, *aſſis ſur le rocher de Proſper.*

Si cette île eſt habitée, ſi je n'y trouve aucun ſecours, ma mort eſt certaine.

PROSPER.

Sa mort !

AKINSON.

Il faudra donc mourir ſans revoir, ſans embraſſer l'objet qui m'attache à la vie.

PROSPER.

L'objet qui l'attache à la vie ! Ah ! il eſt trop à plaindre, je vais lui parler. (*Haut.*) Bon homme...

AKINSON.

Dieux ! j'entends une voix ſecourable.

PROSPER.

Non, tu ne mourras pas, non ; approche.

AKINSON.

C'eſt celle d'un jeune homme !

PROSPER.

Oui, c'eſt moi que ta plainte intéreſſe ; tu es bien

malheureux, n'est-ce pas ! Eh bien, que puis-je faire pour toi ?

AKINSON.

Être bienfaisant, dont la voix m'émeut si vivement, parle, qui es-tu ?

PROSPER.

Je suis un habitant de ces forêts. Enfermé dans cette grotte, je ne puis pas être pour toi d'un grand secours : mais tiens, si tu veux, je vais t'indiquer un asile sûr où tu pourras passer la nuit ; tu y trouveras mon père, il sera bien-aise de te servir.

AKINSON, *à part.*

Son père ! ah ! Je me suis trop-tôt flatté .... Vous avez un père ? Qu'il est heureux d'avoir un enfant comme vous ....

(*Il soupire.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS ; LES MATELOTS D'ALVAR *entrent doucement & écoutent.*

MATELOT.

IMpossible de déterrer cette maudite entrée.

AKINSON.

Eh bien, mon enfant, où est-il votre père ?

MATELOT.

Paix, on parle.

PROSPER.

Ecoute ; un intérêt dont je ne puis me défendre, le son de ta voix, ton langage, tout me rassure ; mais si je te le dis, ne vas pas me tromper.

AKINSON.

Moi, vous tromper !

PROSPER.

Ah ! je te crois.

MATELOT.

Ecoutons.

PROSPER, *plus bas, ce qui force les Matelots de s'approcher.*

Les dangers de cette ſolitude ont forcé mon père de rendre ſa demeure inacceſſible : mais il me ſaura gré d'avoir trahi ſon ſecret pour ſervir un infortuné.

MATELOT, *toujours à part.*

Quel heureux haſard !

PROSPER.

A trente pas de ce dernier palmier qui borde le rocher, en ouvrant la paliſſade, derrière un buiſſon d'Acacia....

MATELOT.

La paliſſade ! Bon. (*Elle s'ouvre.*) Oui, la voilà.

PROSPER.

Sous des brouſſailles, tu trouveras une trappe de bois, qui cache l'entrée d'une allée ſouterraine, c'eſt le chemin d'une grotte, dont la ſeconde iſſue eſt dans le petit bois... Au fond, tu frapperas, en prononçant Azémia.

MATELOT.

Bon !

PROSPER.

Si mon père n'étoit pas rentré, tu dirois que c'eſt le jeune homme de la grotte voiſine qui t'envoie..... (*à part.*) Il ſera du moins en ſûreté.

MATELOT.

Alerte, elle eſt à nous. (*On les voit paſſer ſur le rocher.*)

AKINSON.

Aimable jeune homme, le Ciel te récompenſe de ta généroſité ; mais pardon, je ne puis m'arracher à la douceur de cet entretien : dis-moi pourquoi vous n'habitez pas auprès de votre père ?

PROSPER.

C'eſt que tu ne ſais pas.... D'abord il eſt bien vrai que je l'appelle mon père ; mais il ne l'eſt pourtant pas.

AKINSON.

Que dites-vous ?

EDOIN, *arrivant, & appercevant Akinſon.*

Mon fils avec quelqu'un ?

PROSPER.

Tiens, le voilà lui-même.

SCENE XIV.

EDOIN, AKINSON, PROSPER.

EDOIN.

QUe vois-je !

PROSPER.

Mon père, ne crains rien, parle-lui ; c'eſt un infortuné qui demande du ſecours : permets-moi de deſcendre, nous le conſolerons enſemble. (*Edoin lui ouvre.*)

AKINSON.

Généreux étranger, qui que vous ſoyez, ne craignez pas de vous repentir de m'avoir ſecouru ; peut-être puis-je moi-même vous être utile ; n'ayez aucune défiance ; vous prendriez pitié de mon ſort, ſi vous connoiſſiez la chaîne des malheurs qui accable, depuis ſi long-tems, l'infortuné Lord Akinſon.

EDOIN & PROSPER, *qui ſort en ce moment.*

Akinſon ! ah ! Proſper !

AKINSON.

Proſper ! . . . . . Mon fils !

PROSPER.

Ah ! mon père . . . .

FINALE.

PROSPER & AKINSON.

C'eſt toi qu'en mes bras je preſſe !

Ah ! { Mon père ! / Mon fils ! } je te revoi !
Quel moment pour ma tendresse !
Quel doux instant pour moi !

EDOIN.

Ah ! je partage leur ivresse !

PROSPER.

Qu'Azémia partage mon bonheur.

EDOIN, *lui faisant signe d'aller la chercher.*

Oui, va, qu'elle partage ton bonheur.

(*Prosper sort.*)

AKINSON & EDOIN.

Je vous { dois ce cher objet de ma tendresse. / rends cet objet de votre tendresse.
C'est vous qui consolez / Milord ! quel moment pour } mon cœur.
Ah ! comment vous peindre mon / Ah ! je sens ; oui, je sens votre } ivresse.

PROSPER, *rentre tout effrayé.*

Edoin ! ô Ciel ! hélas !
En vain ma voix l'appelle,
Je ne la trouve pas.

EDOIN.

Que faire ? où courir ? hélas !
Grands Dieux ! où donc est-elle ?
Volons, volons ; ma fille ! ô Dieux !

L'OFFICIER *d'Akinson, accourant.*

Ah ! Milord, ce complot s'achève,
Elle est déja loin de ces lieux.

EDOIN.

Courons.

AKINSON.

Arrêtez, Ciel !

EDOIN.

Ah ! ma fille !

L'OFFICIER.

On l'enlève . . . .

AKINSON, *les retenant.*

RÉCITATIF.

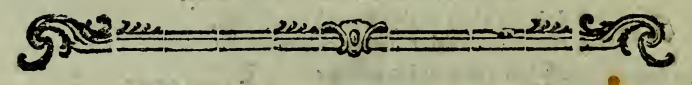
Je connois le complot, & je puis vous servir :

J'ai vu les raviſſeurs, j'ai pris ſoin de m'inſtruire :
Le vent les tient ici, ſans pouvoir en ſortir ;
Il nous reſte du tems, laiſſez-moi vous conduire.

ENSEMBLE, *en s'armant avec préci pitatio.*

Armons-nous, il faut nous venger,
Même ſoin nous preſſe ;
Par la force, ou par l'adreſſe,
Malgré leur fureur traîtreſſe,
Il faut nous unir tous, & braver le danger,
Il faut périr, ou nous venger.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le Théâtre repréſente un côté de l'île plus découvert.

SCENE PREMIERE.

ALVAR, *ſeul.*

ARIETTE.

MA captive ſera bientôt en ma puiſſance,
Qu'elle tarde à venir ! je l'attends en ces lieux ;
J'oſe, en quittant ces lieux, concevoir l'eſpérance,
De lui faire accepter mon hommage & mes vœux.
Amour ! c'eſt pour ta gloire
Que tu dois guider mes pas :
Triomphe dans tous les climats,
Tu dois m'aſſurer la victoire.
Charmant objet du déſir qui m'enflamme,

ta

Ta grace & ta candeur ont droit de me charmer :
L'eſpoir flatteur de régner ſur mon ame,
Ramène encor mon cœur au doux beſoin d'aimer.
Amour, c'eſt pour ta gloire, &c.

SCENE II.

ALVAR, FABRICE.

ALVAR.

EH bien ! tu ne les vois point arriver encore ?

FABRICE.

Je les ai conduits moi-même dans l'endroit où nous l'avons vue ce matin : ils ne peuvent pas être éloignés de leur habitation ; mais il a fallu la trouver, attendre l'abſence du père : d'ailleurs, la diſtance eſt aſſez conſidérable.

ALVAR

Je ſuis fâché qu'un mouvement de précipitation & de dépit m'ait entraîné ſi loin ; au moins tu leur a recommandé les ſoins, les égards.

FABRICE.

Oui, ſoyez tranquille.

ALVAR.

L'inſtant de notre départ approche, & ſi on me l'amenoit . . . .

FABRICE.

Elle ne peut tarder beaucoup actuellement.

ALVAR.

Toute réflexion faite, je ne la verrai qu'après avoir quitté le rivage ; elle ignore que ce ſont mes ordres qu'on exécute ; oui, je vais retourner à bord : mais comme c'eſt ici que je leur ai donné rendez-vous, tu vas-y reſter pour la recevoir & la conduire au vaiſſeau ; dès qu'elle y ſera, tu feras don-

ner le ſignal du départ. Je compte ſur ton zèle & ſur ton exactitude.

SCENE III.

FABRICE, *ſeul.*

OUi, Monſieur, il me tarde bien que tout ſoit terminé, & que rien ne s'oppoſe plus à ce départ tant ſouhaité. Ah ! quelle ſatisfaction de revoir ma patrie ! les belles choſes que j'aurai à raconter comme j'aurai l'air important ! comme on m'écoutera ! comme je mentirai !

AIR.

Ah ! que je ſens d'impatience,
Mon cher pays de te revoir,
Et d'y pouvoir, avec aiſance,
Me repoſer matin & ſoir.
Je vais revoir ma femme & ma patrie,
Oh ! c'eſt un grand plaiſir que celui-là !
Ma ménagère eſt ſi jolie,
Comme elle me careſſera !
Et puis mes enfans....... Mon petit papa !
Comment vous voilà !
Contez-nous donc çà :
Qui me baiſera ! qui m'embraſſera !
C'eſt moi...... C'eſt moi...... Oh ! quand je ſerai là,
Voyage qui voudra.
Pour s'amuſer de mon voyage,
Viendront chez moi les curieux ;
Je mentirai, ſuivant l'uſage,
Et l'on ne m'en croira que mieux.
J'amuſerai ma femme & ma patrie,
Chacun bouche béante écoutera.
Ma ménagère eſt ſi jolie, &c.

Je ne me ſens pas d'aiſe; car l'aſpect de ces maudits rivages me fait mourir de frayeur : j'ai cru, toute la nuit, voir roder des troupes de ſauvages, & je ne me ſoucierois pas de faire ici aſſaut de célébrité avec certains voyageurs. J'entends du bruit : oh ! pour le coup, voici nos matelots & leur jolie capture ; oui, je n'en doute pas, c'eſt la troupe joyeuſe, quel plaiſir ! Allons mes bons amis.... O Ciel ! (*Il apperçoit une troupe de Sauvages, qui ſe montrent d'abord à travers les arbres, l'obſervent, s'avancent peu-à-peu, l'examinent, lui barrent le chemin, & finiſſent par le ſaiſir & l'attacher à un arbre.*)

SCENE IV.

FABRICE, TROUPE DE SAUVAGES.

FABRICE.

AH ! je ſuis mort ! pauvre Fabrice !
Hélas ! c'eſt fait de moi :
Oui, oui, Meſſieurs, fort à votre ſervice....
Que voulez-vous faire de moi ?
Mes bonnes gens ! ah ! les vilaines gens !
(*Il ſe jete à leur genoux.*)
[L]e dévorer..... Oh non.... Prenez pitié de moi.
Ah ! Grands Dieux ! quel ſupplice !
Ils ne m'entendent pas !
Si je pouvois m'échapper de leurs bras !
(*Il fait un lazzi pour s'échapper ; on le ratrappe.*)
Ah ! je ſuis mort, &c.
S'ils pouvoient me croire ſauvage !
Tachons de les imiter.
(*Il cherche à les imiter.*)
Je les fais rire, allons courage ;
Ils ſemblent s'irriter :
Ah ! Dieux ! quelle diſgrace !
Queile laide grimace !

(Grand mouvement parmi les Sauvages, qui s'étant tenus jusques-là, à une certaine distance de Fabrice, se rapprochent ici tout-à-fait de lui, le saisissent & l'attachent fortement à un arbre.)

Ahie, ahie, ahie, ah ! les vilaines gens !

(Ils dansent autour de lui.)

Hélas ! je n'ai plus d'espoir !

Adieu plaisirs, amis, adieu, bon soir.

(Ici on entend plusieurs coups de fusils. Une troupe de Sauvages passe en fuyant; & fait signe à ceux qui sont sur la Scène qu'ils sont poursuivis; ils s'échappent.)

SCENE V.

FABRICE, *seul enchaîné.*

ILs s'éloignent : le bruit leur aura sans doute fait peur; peut-être n'est-ce pas encore l'instant de me dévorer : ils m'auront mis là pour la provision. Personne ne viendra-t-il à mon secours ? Si je crie, ils vont revenir & m'achever : ahie, j'entends du bruit ; en voilà sûrement encore.

SCENE VI.

ALVAR, *suivi de quelques Matelots*, FABRICE, *enchaîné.*

ALVAR.

SUivez-les, suivez-les ; c'est par-là qu'ils ont pris.

FABRICE.

C'est le Seigneur Alvar : à moi, s'il vous plaît, & promptement.

ALVAR.

Fabrice enchaîné ! Quelle biſarrerie !

FABRICE.

Hélas ! oui, ce ſont les Sauvages ; ils étoient dix-mille.

ALVAR.

Dieux ! Que faire ?

FABRICE.

Me délier d'abord ; c'eſt le plus preſſé.

ALVAR.

Je crains qu'ils n'aient rencontré mes matelots, qu'ils ne ſe ſoient emparés de la jeune perſonne ! Je meurs d'impatience & d'inquiétude. *(Il va pour ſortir avec les matelots.)*

FABRICE, *criant.*

Hé bien, & moi donc, Seigneur Alvar, vous m'oubliez, mon Dieu ! mon Dieu !

ALVAR, *le déliant.*

Retourne au Bâtiment, & ramène-moi le reſte de ma troupe.

FABRICE.

Je ne demande pas mieux. *(Il ſe ſauve à toutes jambes.)*

ALVAR, *ſeul.*

Je me reproche, plus que jamais, ma coupable fantaiſie, ſi elle alloit en être victime ! Dieux ! que vois-je !



SCENE VII.

ALVAR, AZÉMIA, *échevelée, fuit, en regardant derrière elle; elle s'arrête un moment, & , dans la plus grande agitation, apperçoit à la fin Alvar, & s'élance vers lui.*

AZEMIA.

AH! Sauve-moi, toi.

ALVAR.

Moi?

AZEMIA.

Oui, toi; on veut me ravir à tout ce que j'aime: tu as l'air d'un honnête homme, je te confie mon destin, ma vie .... Me voilà plus tranquille.

ALVAR.

Dieux! Elle se livre elle-même!

AZÉMIA.

Les cruels! qu'ils viennent à présent, me voilà sous ta garde, je ne crains plus rien; tu me protégeras, j'en suis sûre: ta phisionomie me répond de ton ame.

ALVAR, *à part.*

Qu'elle est belle! Mais que sa candeur la rend intéressante! Ce que j'éprouve ne peut se définir.

AZÉMIA.

Je les entends: ne me quitte pas; je suis fière de ton appui: tu les feras rougir du crime affreux d'enlever une fille à son père, une amie à son ami. Quel mal leur ai-je fait? Pourquoi veulent-ils m'en faire? Ils ont vu mes larmes, mon désespoir, sans se laisser fléchir. Tu es indigné de leur barbarie; tu as sûrement un père, une amie, une sœur, tu dois être sensible.

ALVAR.

Et c'est à moi que vous vous adressez! Mais comment avez-vous échappé à vos ravisseurs?

AZÉMIA.

Une troupe de Sauvages a paſſé près d'eux, ils ſe ſont effrayés, les lâches ! ils m'ont quittée : la fuite m'a ſauvée, je rends graces au Ciel, de t'avoir rencontré : tu me rendras à mon père, à mon ami ; tu verras comme je les aime, comme ils m'aiment auſſi : ils pleurent & gémiſſent sûrement ; nous ne ſurvivrions pas à la douleur d'être ſéparés ; mais tu ſécheras leurs larmes, tu les verras à tes pieds, tu jouiras de leur reconnoiſſance ; ce ſera ta première récompenſe.

ALVAR, *à part.*

Mon premier mouvement fut coupable ; l'abus de ſa confiance ſeroit un reproche éternel.

AZÉMIA.

Tu parles ſeul ! Tu balances....

ALVAR.

Non, jeune enfant, je ne balance pas, vous reverrez votre père.

AZÉMIA.

Ah ! je ne m'étois pas trompée.... Les termes me manquent pour t'exprimer ma reconnoiſſance. Mais vois mes pleurs.... Et toi, Ciel ! charge-toi de récompenſer mon bienfaiteur, protège ſes jours comme il a protégé les miens ; que jamais, que jamais il n'éprouve la douleur d'être ſéparé de ceux qui lui ſont chers. Les voilà les traîtres.

SCENE VIII.

LES MATELOTS D'ALVAR, *arrivent précipitemment.* ALVAR, *leur fait ſigne; ils s'arrêtent, en diſant:*

UN MATELOT.

LA pauvre petite ! la voilà bien tombée.

(A l'arrivée de Fabrice, le vaisseau & la chaloupe, sur lesquels on voit des enfans vêtus en matelots, paroissent dans l'éloignement, & restent jusqu'à la fin.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, FABRICE, *arrivant avec le reste des Matelots.*

FABRICE.

MOnsieur, nous voici tous. Ah! la voilà - tant mieux, nous allons partir. Eh! vous avez déja l'air assez contens l'un de l'autre.

ALVAR.

Je le suis beaucoup de moi-même.

FABRICE.

Ne perdons pas un instant, le père ne tardera pas à voler sur nos traces.

ALVAR.

Je l'attends, ou j'irai le chercher.

FABRICE.

En voici bien d'un autre!

ALVAR.

Éloignez-vous.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ALVAR, *à Azémia.*

Près d'un amant & près d'un père,
Du vrai bonheur allez jouir:
Que vous devez leur être chère!
Vous voir heureuse est mon desir.

AZEMIA.

Près d'un amant & près d'un père,
Du vrai bonheur je vais jouir:

A tous les deux je ſuis bien chère ;
Me voir heureuſe, eſt leur deſir :
Viens avec moi revoir mon père.

ALVAR.

S'il faut le voir, ah ! comment faire !

AZÉMIA.

Tu jouiras de leur plaiſir.

ALVAR, *à part.*

Comment! le revoir, ſans rougir !

AZEMIA.

Tu verras ſi je leur ſuis chère !
Vous voir enſemble, eſt mon deſir.
Je l'entends.

ALVAR.

O Ciel !

AZÉMIA *ſe jète dans les bras d'Edoin, qui paroît avec Akinſon, Proſper & l'Officier.*

SCENE X.

TOUS LES PERSONNAGES.

EDOIN.	ALVAR.	PROSPER.	AKINSON.	CHŒUR.
Ma fille!	Que vois-je !	Azémia !	Sa fille !	Son père !

EDOIN, AKINSON, PROSPER & L'OFFICIER ANGLOIS.

Viens l'arracher des bras d'un père.

ALVAR *à Proſper qui s'avance.*

Téméraire !

AZEMIA, *ſurpriſe.*

Calmez, calmez votre colère.

EDOIN & PROSPER.

Il vouloit nous percer le cœur.

AZÉMIA.

C'eſt mon ami, mon protecteur.

(Les quatre aſſaillans veulent avancer ſur Alvar ; les Matelots ſe rapprochent pour le défendre ; Azémia ſe jete au milieu.)

C'eſt mon ami, mon défenſeur,
Je lui dois tout, je le défends.

AKINSON, EDOIN, PROSPER.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends !

AZEMIA.

Ah ! mon père ! Écoute-moi :
Il me diſoit à l'inſtant même,
Près d'un amant, &c.

ALVAR.

En la rendant aux vœux d'un père,
Du vrai bonheur je crois jouir.
Aimez une fille ſi chère :
Vous voir heureux eſt mon deſir.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O Ciel ! Comment ſe peut-il faire !
Comment entendre un tel deſir !

ALVAR, *à part.*

Je craindrois bien moins ſa colère,
Que la voix de mon repentir.
(*Haut.*) Oui, je la rends aux vœux d'un père :
Soyez heureux, c'eſt mon deſir.

TOUS.

CHŒUR.	C'eſt lui qui la rend à ſon père.
AZÉMIA.	C'eſt lui qui me rend à mon père.
PROSPER & EDOIN.	C'eſt lui qui te rend à ton père.

TOUS *à Alvar.*	ALVAR *ſeul.*
Quand vous comblez les vœux d'un père, De ce bienfait il va jouir. Que la mémoire en ſera chère ! Soyez heureux, c'eſt mon deſir.	Ciel ! leurs tranſports me font rougir, Ils augmentent mon repentir.

EDOIN, *à Alvar.*

Ah ! Monſieur ! pardonnez un ſoupçon que les circonſtances autoriſoient ; je vous croyois ſon raviſſeur, vous la défendiez, vous êtes bien vengé.

AZEMIA.

Oui, vous l'avez tous deux offenſé, mais moi je l'aime bien.

ALVAR.

C'eſt trop long-tems jouir d'une eſtime uſurpée ; j'é-

tois coupable, & mon premier châtiment est d'en rougir à vos yeux.

AZEMIA.

Comment ! est-ce que tu étois méchant, toi ? On a donc quelquefois l'air doux & le cœur coupable ! Que me voulois-tu ? Je ne pouvois pas être à toi, puisque j'étois à lui . . . . Mais tu m'as rendu à tout ce que j'aime, je ne puis pas t'en vouloir.

ALVAR.

Mes remords ont vengé votre père, mais mon offense m'a fait perdre le droit de l'obliger : obtenez vous-même qu'il me permette de vous arracher tous trois à cette solitude.

AZÉMIA.

Mon père ! pardonne-lui ; je lui pardonne, moi, puisqu'il propose de t'obliger, de t'emmener . . . .

EDOIN.

Ma fille, je ne balancerois pas ; mais je ne puis maintenant abandonner Milord.

ALVAR.

Milord, nos Nations sont ennemies, je le sais ; mais vous êtes malheureux, & par conséquent mon compatriote ; livrez-vous à ma foi, je ne vous ai pas offensé ; vous pouvez me laisser le mérite & le plaisir d'une bonne action.

AKINSON.

Qui sait se repentir comme vous, brave jeune homme, mérite toute confiance. Je vous suivrai.

PROSPER. Azemia

Prosper, dis-moi donc, qu'est-ce que c'est que ce Milord là ?

PROSPER.

Ah ! félicite-moi, c'est mon père.

AZÉMIA.

Ah ! tant mieux, nous en aurons maintenant chacun deux. (*au Lord.*) Tu ne t'opposeras pas à notre mariage ?

EDOIN, *entraînant sa fille.*

Ma fille ! que dis-tu ? Prosper devient grand Seigneur, & ne peut plus être ton époux.

AZEMIA.

Lui, grand Seigneur ! je ne le trouve pas changé du

tout : est-ce sa faute à lui, s'il devient grand Seigneur ? devons-nous l'en punir ? oh ! je ne l'en aimerai pas moins.

EDOIN.

Ma fille ! tu ne sais pas . . . .

AKINSON.

Edoin, vous oubliez le climat où vous êtes, & les préjugés d'Europe vous poursuivent : laissez parler la nature, elle nous instruit tous deux. *(Embrassant Azémia.)* Oui, tu seras ma fille.

TOUS.

Ah ! Milord !

AZEMIA.

Ah ! Prosper !

(Tout le monde s'embrasse.)

FABRICE.

Messieurs, le tems est favorable, le vent comme on peut le desirer ; la mer nous appelle ; regagnons promptement le Continent, si vous m'en croyez ; je réponds d'une route heureuse.

ALVAR.

Oui, fais tout préparer, nous allons partir.

FABRICE, *fait un signal aux Matelots du Vaisseau, & on tire trois coups de canon.*

Pour cette fois, c'est sérieux : oh ! Messieurs les Sauvages, si vous m'y rattrapez . . . .

CHŒUR FINAL.

Partons, partons, le tems nous presse,
Partons avec vîtesse,
Le bonheur nous attend :
Quelle allégresse !
Quel moment charmant !

PROSPER, & AZÉMIA.

Ah ! { chère Azémia, / cher Prosper, } quel plaisir d'être à toi !

AZEMIA.

Nous voilà donc enfin, réunis pour la vie.

AKINSON & EDOIN.

Ah ! quel beau jour luit pour moi !
Le destin le plus doux a comblé mon envie.

TOUS.

Jouissons sans tourment,
Le bonheur nous attend.

TOUS.

Partons, partons, &c.

FIN.

$18\frac{29}{10}26 - 18\frac{28}{12}26$

$18\frac{30}{10}27 - 18\frac{10}{3}28$

